

LE PROMENEUR DES BOULEVARDS

La tempête fait rage depuis ce matin ; le vent hurle en se déchirant le long des fils téléphoniques et fait craquer les charpentes. D'énormes vagues écumantes viennent se fracasser sur la digue et les goélands affolés volent dans tous les sens. Au large les navires surpris par la tempête se débattent au milieu d'un enfer liquide. En ville, le vent s'est approprié les rues étroites et les larges avenues faisant tourbillonner un ballet surréaliste de feuilles mortes, de papiers gras et de vieux journaux. Les poubelles renversées roulent le long des trottoirs.

Une pluie grasse, rendue visqueuse par les embruns cingle les façades des immeubles et encrasse les vitres des fenêtres. De temps en temps, une silhouette floue courbée sous la bourrasque, avance à petits pas rapides, apparaissant et disparaissant dans un halo fantomatique. La lumière des réverbères vacille transformant les ruelles obscures en paysages mouvants aux contours indéterminés. Tout paraît irréel ; les formes sans épaisseurs comme des ombres en fuite se fondent les unes dans les autres, surgissent là où on ne les attendait point pour s'évaporer instantanément dans le rideau serré de la pluie. Tout se meut comme par magie dans cet univers éthéré, écrasé par les hurlements du vents que ponctuent par saccades les claquements secs d'un volet mal accroché.

Vêtu d'un peignoir de satin bleu roi Gibelin noircit de son écriture arachnéenne les pages vierges d'un luxueux cahier gainé de cuir fauve et relié à l'ancienne sur lequel il épanche quotidiennement ses états d'âme de vieux célibataire. Assis le buste bien droit sur une chaise de cuir sombre, il suçote une pipe d'écume d'où s'échappe un nuage de fumée blanche qui répand dans la pièce une odeur de miel doucement épicée. Pêle-mêle sur le bureau, un pot à tabac en faïence de Giens, un cendrier en laiton débordant de cendre froide, une tasse à thé ornée d'un dragon crachant du feu et trois dictionnaires (un petit Larousse, le Littré et le Robert). Dans la cheminée une bûche de chêne brûle en craquant et les flammes se reflètent dans la vitre de la bibliothèque. Les épais murs de pierre et les lourds rideaux de velours cramoisis qui obstruent les

fenêtres étouffent les bruits de la rue et il règne dans ce lieu un calme propice à la méditation.

« La vie n'est qu'un regard lancinant que l'on pose sur son passé. La mort, l'occultation définitive de ce regard »

Gibelin jette un rapide coup d'œil à sa montre, relit la dernière phrase qu'il vient d'écrire, ferme le cahier et le range dans le tiroir du bureau. Il tapote le fourneau de sa pipe sur le bord du cendrier et la fourre, toute chaude, dans sa poche, puis, d'un pas lent, il se dirige vers la fenêtre dont il écarte les lourdes tentures. Dehors la pluie a cessé mais le vent continue à pousser ses hurlements de spectre malade.. Le front collé à la vitre Gibelin observe la longue et triste perspective de la rue aux arbres secoués par la bourrasque, triste comme un tableau d'Utrillo. Il

martèle la vitre embuée de ses longs doigts osseux en fredonnant les quatre premières notes de la cinquième symphonie de Beethoven. Il hésite. Les halos jaunâtre des réverbères tremblent sous les assauts du vent ; il fait nuit, une sale nuit de Décembre, gluante, oppressante, sans âme. Gibelin frissonne malgré la chaleur et le confort douillet de son cabinet de travail.

-- Monsieur a sonné ?

-- Oui Justin. Préparez ma tenue de soirée et sortez le manteau d'Astrakan ; il fait un temps de chien ce soir.

-- Dois je appeler un taxi pour Monsieur ?

-- Non ! je me rendrai à pied chez les Lambert ; ce n'est pas si loin et la marche me fera du bien.

-- Bien Monsieur

Tandis que Justin s'affaire dans le dressing room, Gibelin s'approche à nouveau de la fenêtre et observe un long moment la rue sombre balayée par le vent. Il ressent un certain malaise, quelque chose d'indéfinissable, une angoisse diffuse qui lui oppresse la poitrine. Agacé il s'écarte en fredonnant cet air qui lui trotte dans la tête depuis le matin.

Dans la chambre Justin a étendu les vêtements sur le lit :

-- Vos habits sont prêts Monsieur

-- Merci Justin

-- Monsieur n'a pas changé d'avis au sujet du taxi ?

-- Non mon ami. Rien de tel qu'une petite marche dans l'air vif pour vous requinquer.

-- Comme Monsieur voudra. Je souhaite à Monsieur une bonne soirée

Le domestique sorti Gibelin se déshabille et se plante entièrement nu devant la psyché de la chambre à coucher. A cinquante ans il possède un corps d'athlète que biens des hommes de trente ans lui envieraient. Ce corps il l'entretient avec soin, pourchassant impitoyablement la moindre trace de graisse superflue. L'air satisfait il se tapote l'estomac du plat de la main. Et toujours ces quatre notes qui lui trottent dans la tête.

Neuf heures sonnent au clocher de la cathédrale et le son du carillon lui parvient par ondes successives que

le vents essaime par dessus les toits de la ville.

Il doit s'y reprendre à trois fois pour lacer sa cravate. Ses mains tremblent sans raison et ses tremblement l'exaspèrent. Il enfile son habit, jette un dernier coup d'œil à la glace et semble satisfait. Il prend le lourd manteau d'Astrakan que Justin a déposé sur le dos d'un fauteuil, enfile ses gants et attrape au passage sa lourde canne au pommeau de bronze. Arrivé dans le hall il a une légère hésitation en passant devant le petit guéridon en bois de rose où se trouve le téléphone. Il hausse les épaules et ouvre la porte d'un geste brusque.

A peine sur le trottoir il a le souffle coupé par le vent qui s'engouffre dans l'avenue et dont la violence manque le renverser.

-- Foutu temps !

Il s'éloigne d'un pas rapide en faisant claquer ses talons ferrés sur le ciment. La rue est déserte tout entière habitée par le vent. Gibelin fait face en vieille culotte de peau qui en a vu d'autres : Courbé en avant, serrant d'une main le col de l'Astrakan tandis que l'autre, lestée de sa lourde canne, maintient fermement le gibus sur sa tête, il fonce tête baissée en essayant d'éviter les flaques. Malgré l'épais manteau le vent s'immisce sous la fourrure, traverse l'habit et la chemise en soie pour s'incruster en milliers de pointes glaciales par tous les pores de la peau avant de frigorifier les os.

Il accélère le pas afin de se réchauffer, mais il ne parvient qu'à s'essouffler pestant chaque fois qu'il

s'éclabousse dans une flaque d'eau que le faible halot de l'éclairage municipal ne lui permet pas de repérer à temps. Le souffle se fait court et il ressent une soudaine brûlure à la poitrine. Il doit ralentir pour reprendre sa respiration.

Autour de lui les immeubles dressent leurs ombres opaques et vacillantes tandis que la lumière jaunâtre des réverbères se reflète sur des îlots d'asphalte luisant comme de lourds étangs glauques. La poitrine lui brûle de plus en plus et le malaise devient angoisse. Gibelin doit faire preuve de tout son sang froid pour dominer une peur panique qui le pousse à se précipiter en courant droit devant lui. Il revoit le petit meuble en bois de rose du couloir et son téléphone :

« Monsieur n'a pas changé d'avis au sujet du taxi ? »

Il se dit que s'il avait écouté Firmin il serait déjà chez les Lambert, bien au chaud, un verre de fine à la main, alors qu'il est là à se traîner sur le trottoir. Plus il avance, plus il lui semble que la nuit s'épaissit, devient plus impénétrable. Il peste après la municipalité et l'éclairage public. Le vent lui fouette le visage, le froid lui glace les os. Il presse le pas pour atteindre la rue Mandel dont les immeubles font rempart contre le vent. Enfin un peu de répit.

C'est à ce moment précis qu'il l'aperçoit. Elle se tient à une dizaine de mètres derrière lui sous un réverbère dont la pâle clarté lunaire lui fournit une sorte d'aura céleste. D'où vient cette silhouette à peine perceptible ? Elle semble avoir émergé subitement du trottoir. A moins qu'elle ne le suive depuis le pas de sa porte. Il sent sa présence dans son dos. Il se retourne : elle est

là, tapie dans l'ombre. Enfin on ne distingue pas grand chose, mais il sait qu'elle est là.

-- Foutaise !

Il se ressaisit. Ce n'est peut être après tout qu'un simple reflet, qu'une ombre projetée et déformée par le mauvais éclairage municipal. Il ralentit, dresse l'oreille, mais ne perçoit d'autre bruit que les hululements du vent. Il se promet d'écrire dès demain au maire pour lui faire part de son mécontentement concernant l'éclairage public.

Parvenu au bout de la rue Mandel, Gibelin doit tourner à gauche vers le quai Pétri qui longe la rivière sur une centaine de mètres. Il en profite pour regarder derrière lui. Elle est toujours là, suffisamment éloignée pour que ses traits demeurent indéfinissables, mais suffisamment

proche pour qu'on puisse l'apercevoir malgré le peu de clarté qui baigne la rue. Bien qu'il ne puisse distinguer les traits du visage et sans pouvoir expliquer pourquoi, Gibelin est persuadé qu'il s'agit d'un homme. Sans doute parce que la présence d'une femme dans la rue à cette heure et par le temps qu'il fait lui paraît improbable. Il ressent de nouveau cette douleur à la poitrine et sent monter cette angoisse qui lui glace le sang. Il s'agit d'une de ces angoisses qui ne sont si terribles que parce qu'elles sont inexplicables. Dans ces cas là la pensée galope et les pressentiments les plus effroyables s'imposent comme une réalité concrète.

Gibelin s'efforce de raisonner rationnellement pour chasser de son esprit les angoissantes pensées qui l'assaillent. Depuis qu'il a tourné quai Pétri le vent souffle de nouveau de face et il marche péniblement,

courbé sous les bourrasques. Tout à sa lutte contre le vent il n'a plus la force de se retourner mais il sent qu'elle est toujours là. Ce qui l'intrigue, ce qui lui paraît étonnant, c'est qu'elle ne fait rien pour dissimuler sa présence, comme si elle espérait tirer profit de la peur qu'elle pourrait inspirer. Elle ne se rapproche pas non plus, elle semble attendre un moment propice. Mais, se dit Gibelin, un moment propice pour quoi faire ? Pour l'attaquer ? Elle aurait eu cent fois l'occasion de le faire ; les rues sont désertes, les volets des maisons fermés ; il n'y a personne pour les voir. Alors qu'attend-t-elle ?

Tout le long du quai Pétri il longe la rivière. L'eau coule en contre bas du quai, invisible. On entend les gargouillements des remous qui se forment contre les piliers des ponts et l'haleine fétide et glaciale de la

rivière caresse le visage de Gibelin et le fait frissonner. Un coup de vent impromptu fait voler le gibus qui disparaît englouti par les ténèbres de la nuit.

Il quitte le quai Pétri, franchit le pont Xavier Grall et pénètre rue Amiral Troude. Soudain ses jambes ne lui obéissent plus ; elles se mettent à courir de plus en plus vite et il s'essouffle à vouloir les suivre. Son cœur bat la chamade, ses lèvres desséchées se raidissent, son souffle lui brûle la gorge. En sueur malgré le froid il traverse en courant la rue Amiral Troude et se précipite, hors d'haleine, passage Choiseul, franchit en titubant l'arcade bordée de vitrines faiblement éclairées, trébuche sur le trottoir du boulevard Ney, se retourne espérant apercevoir une rue déserte. Mais elle est toujours là, à la même distance semble-t-il, nullement essoufflée,

comme si elle glissait sans effort sur l'asphalte humide. Gibelin continue sa route le cœur battant et arrivé rue Dupleix, apercevant un porche profond, s'y précipite pour se mettre à l'abri dans le noir. Les muscles des cuisses et des mollets sont tétanisés et son mollet droit est si dur qu'il sent venir la crampe. Il respire avec peine et tend en vain l'oreille à l'écoute du moindre bruit. Il ne perçoit rien d'autre que les battements de son cœur et le bouillonnement du sang à la hauteur des tempes. Plusieurs minutes sont nécessaires pour calmer ce tumulte. Lorsqu'il peut enfin discerner les bruits de la rue, c'est en vain qu'il les sollicite : pas le moindre bruit, le vent lui même a cessé de gémir. Il règne alentour un silence absolu, sidéral, comme si l'autre, quelque part là bas, avait imposé à l'univers un silence sépulcral. Gibelin n'entend même plus battre son cœur.

Il se tasse contre la porte cochère, épuisé, abruti, inquiet comme un animal pressentant un séisme. Mais le temps passe et rien ne se produit ; la nuit elle même semble stratifiée. Rassemblant tout son courage il penche hors du porche un visage blême. La rue est déserte ; elle a disparue, comme le vent, comme la pluie, comme les bruits, comme toute forme de vie. Flageolant, le pas mal assuré, il sort de sa cachette et reprend son chemin la tête vide. Il se retourne sans cesse s'attendant à tout instant à la voir surgir quelque part derrière lui. Mais rien n'apparaît et il atteint avec soulagement la rue Blanqui où habitent les Lambert. Et enfin c'est le havre, le salut : l'impressionnant perron éclairé de mille feux. Gibelin se sent revivre, envahi d'une irrésistible joie organique, une sorte de résurrection. Il retrouve instantanément tout son aplomb et se demande s'il n'a pas

été victime d'une hallucination et sa frayeur passée lui paraît ridicule. La proximité de ses amis le rassure comme rassure la bête égarée le troupeau qu'elle vient de retrouver. Arrivé en haut du perron il se retourne une dernière fois avant de sonner pour chasser définitivement de son esprit les relents de ce cauchemar éveillé.

Elle est là, toujours à la même distance, placide, nullement gênée. Gibelin se tient droit en homme décidé qui ne craint ni Dieu ni diable. L'autre s'approche, hésite un court instant et gravit à son tour les marches du perron. C'est un homme d'une cinquantaine d'années dont le visage émacié est séparé en deux parties parfaitement symétriques par un long nez osseux.

Deux lèvres minces et exangue tranchent à peine sur la pâleur de la peau parcheminée du visage. Il est

grand, maigre et porte un imperméable mastic qui lui descend jusqu'aux chevilles. Arrivé à la hauteur de Gibelin il sort de la poche de son imper un étui à cigares en métal doré le tend à Gibelin qui hésite et finit par prendre un Havane.

-- Auriez vous du feu s'il vous plait ?

D'une main mal assurée il tend la flamme vacillante de son briquet. Ils tirent en silence quelques bouffées.

-- Avez-vous remarqué comme le vent est tombé tout d'un coup ?

Gibelin marmonne quelques mots indistincts en arpentant nerveusement le perron, puis soudain fixant son interlocuteur :

-- Vous me suiviez n'est-ce pas ?

-- Bien entendu

Il reprend son va et vient l'air songeur. De nouveau cet étrange malaise confus. Certes il ne s'agit plus de la peur panique de tout à l'heure, mais un sentiment indéfini d'un danger imminent.

-- Ce n'est tout de même pas pour me demander du feu que vous m'avez suivi jusqu'ici ?

-- Cela va de soi.

-- Alors pourquoi ?

Il a un sourire navré

-- Parce qu'il le fallait voyons !

-- Vous voulez dire que c'est une obligation ?

-- Vous devez comprendre ! votre tour est venu

Gibelin se sent de plus en plus oppressé. Une grosse limousine noire s'arrête devant le seuil. Un couple descend qui vient saluer Gibelin tandis que le chauffeur gare l'imposante voiture le long du trottoir. Puis c'est au tour de la Chrysler bleue des Evrard qui stoppe brutalement dans un crissement de pneus. Pendant quelques instants c'est le balai incessant des invités des Lambert qu'une noria de voitures de luxes déverse à flot continu sur le trottoir. Entouré de tous ces gens qu'il connaît parfaitement Gibelin se sent rassuré par la présence du clan. Ce brouhaha de voix familières et amies lui procure un bien être et une joie organique. Il suffit souvent d'une présence amie pour chasser les

phobies ancestrales qui poursuivent l'homme depuis les glaciers du temps. Gibelin salue ses amis avec frénésie et bientôt le flot des invités se tarit et il se retrouve de nouveau seul avec l'autre à qui personne n'a prêté la moindre attention.

-- Vous êtes encore là ? Vous avez l'intention de passer la nuit sur ce perron ?

-- Cela dépend de vous

-- De moi ?

-- Parfaitement ! Si vous me demandez de partir je partirai

-- Vous partirez ! et pour aller où ?

L'autre a un geste vague qui peut signifier : « j'irai n'importe où cela n'a aucune importance ». Gibelin a beau le dévisager cet homme ne lui dit rien et pourtant cette silhouette ne lui est pas tout à fait inconnue.

-- J'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part !

-- Assurément ! Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois.

-- Plusieurs fois ? Cela m'étonnerait ; je vous aurai reconnu.

-- Pas forcément ! Les autres fois vous n'étiez pas directement concerné. On ne voit pas les choses de la même façon quand on n'est pas directement concerné.

Gibelin secoue la cendre de son cigare qu'il a laissé s'éteindre :

-- Du diable si je comprends quelque chose à vos propos. Je suppose que vous n'avez pas l'intention de m'accompagner chez mes amis ?

-- Si vous m'invitez je vous suivrai bien volontiers. Mais en aurez vous le courage ? Ne préférerez vous pas me laisser partir ?

-- Vous croyez me faire peur ?

-- Il n'y aurait pas de honte à ça ! J'en ai effrayé bien d'autres.

-- Et bien Monsieur sachez que moi vous ne m'effrayez pas du tout et pour vous le prouver je vous invite à m'accompagner chez mes amis.

-- Etes vous certain de ne pas le regretter par la suite ?

-- Je pourrais le regretter si vous ne saviez pas vous tenir dans le

monde. Mais ce n'est pas le cas
n'est-ce pas ? Allons ! Venez !

Joignant le geste à la parole Gibelin
se dirige vers la porte d'entrée. Au
moment de tirer la sonnette il se
retourne vers son compagnon :

-- Je ne vous ai pas demandé votre
nom. Ce n'est pas que je tienn
particulièrement à le connaître,
mais il va bien falloir que je vous
présente.

-- Je m'appelle Tromal, Désiré
Tromal

-- Très bien Monsieur Tromal,
quant à moi, mon nom est Gibelin.

-- Je sais.

-- Vous savez ? ...Bah ! Allons !
Il est grand temps que nous allions

participer à cette petite fête avant qu'elle ne se termine sans nous.

Tout le monde est là, agglutiné et caquetant autour d'un gigantesque buffet froid. Gibelin se dirige aussitôt en direction de Madame Lambert qui pérore au milieu d'un cercle de douairières attentives.

-- Mon petit Gibelin, minaude-t-elle en l'apercevant, nous vous attendions avec impatience. Que diable restiez-vous faire en plein courant d'air sur le perron ?

Gibelin lui baisa la main avant de répondre

-- Permettez, très chère, que je vous présente Monsieur Tromal dont j'ai fait la connaissance dans des circonstances peu ordinaires dont je vous offrirai la primeur du récit

pour me faire pardonner mon retard.

-- Ah ! Mon cher ! Vous nous étonnerez toujours. Edmond ! Approchez donc que je vous présente la nouvelle trouvaille de notre ami Gibelin.

Tandis que son mari fait plus ample connaissance avec Tromal, Madame Lambert attire Gibelin à l'écart.

-- Allez mon petit Gibelin ! Ne me faite pas languir d'avantage ; racontez moi vite comment vous avez déniché ce fabuleux personnage.

Gibelin particulièrement excité mange peu mais boit beaucoup, se dispersant d'un groupe à l'autre, racontant pour l'énième fois son histoire. A minuit il est passablement éméché et l'alcool le rend

euphorique et intarissable. Les invités prennent congé les uns après les autres et il ne reste bientôt plus que les maîtres de maison. , Tromal et Gibelin ; ce dernier s'entretient avec Madame Lambert accompagnant son discours de gestes désordonnés :

-- La force du Destin, voyez-vous, c'est son incommunicabilité. Le Destin n'est pas aveugle, il est muet.

-- Ecoutez ça Edmond ! Notre ami est déchaîné ce soir. Savez vous de quoi il m'entretient depuis plus d'une heure ?

-- De sa dernière conquête féminine je suppose ; c'est un sujet sur lequel il ne tarit jamais.

-- Vous n'y êtes pas du tout pour une fois. Figurez-vous que notre petit Gibelin est en train de me faire un cours de mythologie.

-- Diable ! joli sujet mais je crains que nous n'ayons pas le temps nécessaire ce soir pour le mener à bien

-- Vous avez raison mon cher, je suis un incorrigible bavard. Mais où sont donc passés vos invités ?

Le rire cristallin de Madame Lambert résonna dans la tête de Gibelin comme un carillon :

-- Vous étiez si passionné par votre démonstration que vous ne vous êtes même pas aperçu de leur départ.

-- Je suis abominablement confus de vous avoir importuné aussi longtemps. Je crois avoir un peu trop abusé de la bouteille ce soir. D'ailleurs je me sens un peu barbouillé.

-- Voulez vous que nous appelions un taxi ?

-- Non ! je vous remercie de votre sollicitude, mais un peu d'air me fera le plus grand bien

-- Je rentrerai également à pied, déclara Tromal, et je prendrai soin de notre ami.

Dehors les rues sont encore plus sinistres. Les réverbères ont été éteints à minuit et une obscurité opaque, presque palpable, enveloppe la ville. Impossible de voir où l'on met les pieds. Gibelin et Tromal

s'enfonce dans la nuit, tâtonnant, trébuchant, renversant les poubelles dans un bruit de ferraille assourdissant dans le silence oppressant de la nuit. Le vent a cessé, mais un ciel bas, lourd de gros nuages noirs, pèse sur la cité endormie. Gibelin sent monter la sourde angoisse indéfinissable qui lui a gâché le début de soirée. Et toujours ces quatre notes obsédantes qui lui trotte dans la tête depuis ce matin.

-- Vous êtes bien aimable Monsieur de m'avoir accompagné jusqu'ici. Mais si nos chemins divergent ne vous sentez pas obligé de faire un détour pour m'être utile ; Je n'éprouverai aucune difficulté à rentrer seul chez moi.

-- Je n'en doute pas. Mais mon chemin est devenu le vôtre.

Gibelin commence à regretter de n'avoir pas pris de taxi. Les deux hommes se font face dans l'obscurité ; ils ne se voient pas mais il sent sur son visage le souffle glacé de son compagnon.

Arrivé quai Pétri il perçoit les murmures de l'eau en contre bas. Un long frisson le parcourt des pieds à la tête.

-- Que me voulez-vous ?

-- Vraiment ! Vous n'avez pas deviné ?

-- C'est à mon argent que vous en voulez ?

-- Pas du tout ; vous n'y êtes absolument pas. Je vous aurai cru plus perspicace.

-- Foutez moi la paix voulez vous ! Cessez de me suivre.

-- Il est trop tard à présent ; c'est tout à l'heure qu'il fallait me laisser partir. Je vous ai pourtant prévenu.

Ils poursuivent leur chemin en silence. Gibelin se sent de plus en plus fébrile ; de grosses gouttes de sueur froide inondent son front et dégoulinent le long du cou. Sa respiration se fait de plus en plus haletante, de plus en plus sifflante. Il a l'impression d'avoir un étau dans la poitrine et les tempes lui cognent comme des vagues le long de la jetée.

-- C'est idiot, halète-t-il, nous sommes seuls dans la rue à une heure pas possible à tenir des propos abracadabrants. Et dire que je ne sais même pas qui vous êtes !

-- Mais si bien sur que vous savez qui je suis. Tout le monde sait qui je suis, mais personne ne fait le

moindre effort pour le reconnaître.
A la longue ça devient pénible.

Gibelin a un rictus de douleur. Malgré le feu qui lui ronge la poitrine il se sent envahi par un froid polaire. Il lui faut faire des efforts considérables pour continuer à marcher et quand enfin il arrive devant chez lui il peut à peine respirer. Les dents serrées par la douleur laisse échapper l'air en un chuintement écorché. Il a la paume des mains moite. Il fouille dans sa poche à la recherche des clefs qu'il ne trouve pas. Il s'énerve.

-- Désirez vous que je vous aide ?

Il n'a même plus la force de répondre. Ses jambes flageolent et il doit s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

-- Je vous ai dit mon nom, vous en souvenez vous ?

Il lui semble que sa vue se trouble, mais comme il fait noir il n'en n'est pas tout à fait sûr. Tromal sort de la poche de son imperméable un morceau de craie et écrit son nom sur le trottoir, puis il prend le briquet de Gibelin pour éclairer le graffiti. Gibelin observe, le regard vide, le souffle rauque. Il lui semble que les lettres s'enflamment comme des feus-follets et illuminent les ténèbres.

-- Vous ne voyez toujours pas ?

Il secoue faiblement la tête.

-- Allons ! Faites un effort. Il faut lire de droite à gauche, comme de l'hébreux.

Gibelin remue les lèvres mais aucun son n'en sort. Son visage se crispe, les lèvres deviennent bleues. Il porte la main à la poitrine et s'écroule foudroyé sur le trottoir glacé. Tromal s'éloigne en fredonnant :

-- Pom ! Pom ! Pom ! Pom !

FIN